

Notes éparses à propos de *Rien d'Humain*

La lice* et sa compagne

* lice : femelle d'un chien de chasse

chienne

Une hiee étant sur son terme
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent

chienne

De lui prêter sa hutte, où la hiee s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.

chienne

La hiee lui demande encore une quinzaine ;
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.

Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.

chienne

La hiee cette fois montre les dents et dit :
« Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors »
Ses enfants étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants toujours on le regrette :

Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête
Il faut qu'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider ; il faut combattre.

Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Jean de La Fontaine

Marie Ndiaye a-t-elle voulu reprendre l'argument de cette fable dans *Rien d'humain* ? Je l'ignore, mais le fait est que de troublantes correspondances les réunissent : même trame narrative et mêmes motifs (l'amie, l'appartement, les enfants, l'affrontement).

Dans sa pièce, l'auteure conserve aussi un des traits formels de la fable : sa concision, ainsi que l'élégance d'un style quasi classique... Cependant, elle transforme complètement la fable en doublant et en inversant la morale dans un curieux jeu de miroirs.

Lisez la fable avant la pièce, relisez-la après, et vous verrez que la signification se complexifie en s'inversant. La plus « méchante » n'est pas forcément celle qu'on croit. Les deux femmes apparaissent comme deux monstres que finalement seul leur état distingue : force ou faiblesse.

Rien d'humain, est une fable où l'intime et le politique se trouvent réunis. Elle reprend la dualité entre le maître et l'esclave, l'affrontement entre une grande bourgeoise et une fille issue d'une classe modeste. Mais cette fois, le jeu n'est plus juste binaire, puisque c'est l'esclave qui possède, alors que le désastre, l'abandon et la ruine sont le lot de la maîtresse...

Ces deux femmes, qui semblent en parfaite opposition, ne sont-elles pas – en réalité – étroitement attachées l'une à l'autre : « *Nous devons être toutes deux unies comme deux orphelines par un étrange passé commun* ».

Au départ, Djamila est l'étrangère ignorante et humiliée alors que Bella est « *la petite chatte adorée* » née au sein d'une famille « *réduite et fortunée et intelligente* »... Deux origines et deux vies opposées que le destin va réunir.

Etrange coïncidence, elles portent le même prénom. En effet « Djamila » en arabe signifie « la belle ». Bella et Djamila sont, en quelque sorte, comme le côté pile et le côté face de la même pièce, de la même personne, contraires et indissociablement liés.

Ignace, l'homme naïf, amoureux éternel, aliéné dans son rêve de paternité, et que l'une et l'autre utilisent alternativement, ne fait que renforcer ce lien obscur qu'elles ne peuvent briser.

Marie Ndiaye a choisi d'écrire dans un style complexe et élégant, à des lieues d'une banale langue orale. Ce style ciselé, peut dérouter... Particulièrement dans la bouche d'un personnage comme celui de Djamila, fille d'ouvrier immigré. Il trouve cependant une justification évidente dans un entretien de Jean Genet : « *Vous me reprochez d'écrire en bon français ? Premièrement, ce que j'avais à dire à l'ennemi, il fallait le dire dans sa langue (...) il fallait que je m'adresse, dans sa langue justement, au tortionnaire.(...) Ce que j'avais à dire était tel, témoignait de tellement de souffrances, que je devais utiliser cette langue-là.* »

J'ai perçu dans « Rien d'humain » nombre d'échos avec d'autres formes littéraires : celle brève et musicale empruntée aux fables, bien sûr, mais aussi aux contes de la littérature enfantine : « Les Fées », ou « Barbe Bleue » de Charles Perrault, par exemple, sont directement évoqués.

D'autres parentés me sont aussi apparues, celles-ci davantage d'ordre cinématographique. Pour **Rien d'humain**, Marie Ndiaye a choisi d'écrire les scènes à la manière de celles d'un film, en prise directe avec l'action, montées « cut », débarrassées d'introduction et reliées par des ellipses.

La référence à David Lynch s'est aussi imposée comme une évidence. Dans l'œuvre de Marie Ndiaye, je retrouve ce même goût pour ce que Freud appelait « *l'inquiétante étrangeté* » : la même fascination pour la monstruosité, le même jeu avec l'ambiguïté voire avec la perversité des situations et des personnages, le même glissement du réel vers le fantastique, le même art pour déjouer les attentes du public et le même talent pour manier l'énigme et le mystère... Et tout cela afin de révéler la profonde étrangeté du réel.

Enfin c'est chez Nietzsche que j'ai trouvé un éclairage sur le choix du titre !

Ce dernier écrit :

« *Que considères-tu comme ce qu'il y a de plus humain ?*

- *Épargner la honte à quelqu'un* »

Épargner la honte à quelqu'un... C'est précisément ce qu'aucune des deux femmes ne sait ou ne veut faire. Bien au contraire la honte, l'humiliation, la destruction de l'autre, sont leur but, dans cette histoire où tout n'est que possessions et dépossessions, dans tous les sens du terme : rien d'humain !

Mais au delà de ces références, le plus puissant dans **Rien d'humain**, comme dans les autres pièces du triptyque, c'est justement la singularité. Ici se manifeste une écriture neuve qui ne ressemble à aucune autre, unique, reconnaissable immédiatement.

Ce qui distingue un grand auteur, c'est un style original allié à un univers cohérent. Marie Ndiaye possède et l'un et l'autre, avec un talent hors norme. Nous avons la chance de pouvoir nous mettre au service de cette écriture, de vous la faire découvrir ou redécouvrir. Révéler ou défendre les écritures nouvelles, c'est pour moi une des missions essentielles de mon métier de metteur en scène. Je suis heureux de participer à cette aventure là.

Christian Germain

mars 2008

Remerciements à :

la compagnie *Même les Anges*, l'Atelier Marcadet,
Amar-Christophe Chouchane, Simon Garcia, Angèle François,
Denis Le Turcq, Jacqueline Loehr, Richard Loehr, Laurence Vielle,
et toute l'équipe du Théâtre des Quartiers d'Ivry.